

# Une immense perte pour une Europe en crise

## TÉMOIGNAGE

Bruno Latour, philosophe et sociologue, professeur à Sciences Po (Paris), auteur d'« Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes » (La Découverte, 2012).

La disparition d'Ulrich Beck est une terrible nouvelle pour la pensée européenne. Ulrich était un intellectuel public, espèce infiniment rare en Allemagne et que l'on croyait n'exister qu'en France. Mais il avait une façon bien à lui et fort peu française d'exercer ce magistère de la pensée : il n'y avait rien en lui de l'intellectuel critique. Toute son énergie, sa générosité, sa gentillesse infinie, il les mettait au service de la découverte de ce que les acteurs étaient en train de changer dans leur façon de produire le monde social.

Cette capacité à modifier le cadre explicatif, Ulrich Beck allait d'abord la manifester dans cette invention, au début si difficile à comprendre, de la « société du ris-

que ». Il ne voulait pas dire par ce terme de risque que la vie était plus dangereuse qu'avant, mais que la production des risques faisait désormais partie intégrante de la vie moderne et qu'il était vain de prétendre qu'on allait les maîtriser. Diagnostic que les mutations écologiques actuelles n'ont fait que renforcer.

En faisant du partage inégal des maux le fil d'Ariane de ses enquêtes, Ulrich Beck allait peu à peu modifier tout le vocabulaire de la science sociale. Et d'abord le rapport entre les sociétés et leur environnement.

Tout ce qui avait semblé extérieur à la culture – et extérieur à la sociologie –, il le réintégrait peu à peu puisque les conséquences des actions industrielles, scientifiques, militaires faisaient dorénavant partie de la définition même de la vie commune. De fil en aiguille, ce sont tous les ingrédients usuels de la science sociale, que cette attention aux risques allait modifier.

D'abord la politique mais aussi la psychologie, dont les éléments ne

cessaient de se modifier en même temps que les limites des collectifs. L'amour même auquel il a consacré deux livres avec son épouse Elizabeth Beck-Gersheim, si douloureusement frappée aujourd'hui. Oui, Ulrich Beck voyait grand. En visite à Munich, il avait tenu à me conduire en pèlerinage devant la maison de Max Weber [un des fondateurs de la sociologie en Allemagne, 1864-1920].

L'ampleur des conceptions de Beck, l'audace d'essayer de repenser, avec une parfaite modestie et sans aucune prétention de style, sans même se prendre pour le grand innovateur qu'il était, en faisait vraiment un héritier de Max Weber. Comme celui-ci, la sociologie, il voulait qu'elle puisse tout embrasser.

### Cosmopolitisme

Ce qui rend sa disparition d'autant plus difficile à accepter pour tous ceux qui suivaient ses travaux, c'est qu'il était en train depuis plusieurs années de faire subir à la science sociale une sorte de dénationalisation de ses métho-

des et de ses cadres théoriques. Puisque ses enquêtes étaient constamment contre l'obstacle de données accumulées, traitées, conçues et diffusées par et pour les États, ce qui rendait évidemment impossible toute approche objective des nouvelles appartenances que le terme vide de « globalisation » ne permettait pas de traiter, il fallait modifier radicalement les méthodes.

Il était en train de réussir, comme on le voit dans l'impressionnante expansion de son groupe de recherche maintenant décapité. Cette méfiance envers le cadre étatique, Ulrich Beck l'avait manifesté dans une série de livres, d'articles de presse et même de pamphlets, sur l'incroyable expérience de la construction européenne, si admirable et si constamment méprisée. Il imaginait l'Europe des nouvelles appartenances contre l'Europe des États – en particulier contre une conception uniquement germanique ou française de l'État. Quelle tristesse de penser qu'on ne puisse plus discuter avec lui de cette question

tellement essentielle qui intéresse si peu de penseurs.

Je ne peux imaginer plus mauvaise façon de saluer l'année nouvelle, surtout que ses nombreux projets de recherche (nous en discutons encore à Paris, il y a quelques semaines) portaient sur les trois questions les plus vives de l'année 2015 : comment réagir à l'impuissance devant la question du climat ? Comment trouver une réponse adéquate aux retours des nationalismes ? Comment repenser l'Europe grâce à des conceptions du territoire et de l'identité qui ne soient pas une reprise bricolée et complètement obsolète de la souveraineté ? Que la pensée européenne perde juste en ce moment une telle source d'intelligence, d'innovation et de méthode, est une vraie tragédie. Quand il posait la question dans un entretien récent : « Comment le pouvoir de transformation du risque global [Weltrisikogesellschaft] peut-il transformer la politique ? », aucun de nous ne pouvait se douter qu'il allait nous laisser avec l'angoisse de trouver seuls la réponse. ■